DISSERTATION

N°. 63.

SUR

L'HYPOCHONDRIE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 10 mai 1821, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR PIERRE-MARIE-BENOÎT GOULLIN, de Bourgneuf,

Département de la Loire-Inférieure.

. . . . . *Miseris succurrere disco.*
VIRG., *Æneid.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1821.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M PELLETAN.
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD, *Président*
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.
M. FOUQUIER.
M. ROUX.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

MON MEILLEUR AMI.

P. M. B. GOULLIN.

DISSERTATION

SUR

L'HYPOCHONDRIE.

L'HYPOCHONDRIE, cette maladie si bien désignée par les anciens, tire son nom de deux mots grecs, dont l'un signifie *au-dessous*, et l'autre, *côtes*, et indiquent ainsi, par cette dénomination fort juste, son siége dans l'abdomen.

L'hypochondrie est de tous les temps et de tous les lieux; aussi tous les auteurs nosographes en ont-ils parlé. Elle règne dans tous les climats; mais leur différence cependant influe beaucoup sur sa fréquence et son intensité : ainsi on la voit surtout dans les pays chauds, mais où la chaleur est fréquemment interrompue par des froids humides et des vents glacés; dans les pays où la nature, couverte d'un voile de brouillards, n'offre à la vue que des objets sombres qui attristent le cœur. Tantôt elle naît des erreurs de régime, d'une nourriture excédante, de l'abus ou simplement de l'usage de mauvais alimens; tantôt elle naît sous une influence morale; et la jalousie, l'envie, la haine, la crainte, en sont malheureusement les causes trop communes, et quelquefois les tristes compagnes.

Les âges en sont plus ou moins tourmentés. L'âge mûr y paraît surtout plus exposé, parce que c'est celui où l'on abuse de toutes

sortes de plaisirs, qu'il est le moment des passions orageuses : alors, poussés, agités, violentés par elles, ne rêvant que fortune et que gloire, nous trouvons souvent un écueil funeste qui renverse à la fois nos projets, l'espérance, nos intérêts et la santé.

Il est bien rare que l'enfance en présente quelques traces; elle ne reçoit que des impressions légères qui s'évanouissent la minute qui les suit. Sa vie est sagement réglée; à peine pense-t-elle au présent; elle ne songe point à l'avenir; cependant il est incontestable qu'elle pourrait en sentir quelque précoce et douloureuse atteinte, soit par un sentiment de jalousie si fréquent à cet âge, ou à la suite d'un régime désordonné.

Quant au vieillard, son indifférence pour tout ce qui l'entoure le protége sous le rapport moral, et sa sensibilité viscérale engourdie, amortie, garantit aussi sûrement ses derniers jours.

Les femmes en sont de même peu atteintes. Éloignées par naturel des passions véhémentes et concentrées, sentant vivement, mais d'une manière moins durable, toutes leurs passions heureuses et douces sont, l'attendrissement, la bienveillance et l'amour; d'ailleurs, peu accessibles à cette intempérance condamnable qui est la source de tant de maux, elles recueillent les avantages de leur organisation et de leur sobriété.

Enfin mille causes peuvent influer sur le développement de cette maladie, et on peut, je pense, d'après *Hippocrate* et d'autres autorités respectables, l'attribuer à la suppression de la transpiration, à des variations atmosphériques, et se contenter de ces raisons pour expliquer que cette affection dépend de l'irritation de l'estomac seulement, ou à la fois de l'intestin grêle, qui agit ensuite sur le cerveau.

D'après ce principe, il ne me sera pas invraisemblable de regarder comme une des grandes causes de l'hypochondrie, en certaines contrées, ces brouillards qui, régnant habituellement, peuvent, aussi-bien que d'autres raisons plus préconisées néanmoins que celle-ci, manifester sa fréquence. Car les brouillards habituels

empêchent l'action perspiratoire de la peau qui est remplacée, selon l'observation journalière, par une augmentation d'action des membranes muqueuses; et si d'après ceci il est facile d'y expliquer la multitude des catarrhes pulmonaires, on peut, par la même raison, toujours sous la même influence, y admettre une irritation de la membrane muqueuse gastrique, qui, ce me semble, doit encore se présenter plus souvent par les soins que l'on prend de stimuler et de surcharger l'estomac, afin, prétend-on, de chasser le mauvais air, et se dédommager du sombre du temps. Sous ces causes répétées, pourvu qu'il se rencontre un individu d'une sensibilité nerveuse assez grande, elle sera bientôt mise en jeu, et les moindres sujets, sous une imagination exaltée, chagrine, et partageant en quelque sorte la souffrance gastrique, enfanteront mille chimères affreuses qui boulverseront la tête de ce malheureux.

Causes.

Je divise les causes de l'hypochondrie en *physiques* et en *morales*. Je subdivise les premières en *directes* et en *indirectes*.

Les causes physiques directes agissent immédiatement sur l'estomac : ce sont les alimens échauffans, les viandes noires ou à demi-gâtées, les alimens ne convenant pas à l'idiosyncrasie de l'individu, les assaisonnemens âcres et irritans. L'usage d'eaux de marais, de lacs, chargées de matières étrangères; l'abus des boissons fermentées, des amers, des fortifians, des astringens, des drastiques, des rafraîchissans continués long-temps, qui, mettant à nu la membrane muqueuse, la rendent par là plus susceptible de sentir l'action des substances introduites.

Les causes physiques indirectes sont, l'air chaud, l'action du froid, les brouillards, les coups, une compression habituelle sur le ventre, les bains habituels trop chauds ou trop froids, le dérangement des excrétions, une vie molle et inactive, des vêtemens légers l'hiver, trop chauds l'été, la faim trop long-temps soute-

nue, etc. En repassant ces causes une à une, on voit évidemment que toutes tendent à produire l'irritation de la membrane muqueuse gastrique : pourquoi voudrait-on qu'elles dussent agir spécialement sur les nerfs ?

Les causes morales sont de deux natures : les unes impétueuses, comme la colère ; les autres plus concentrées, telles que l'amour contrarié, la jalousie, l'ennui, la crainte, la peur, la frayeur, le sentiment de l'injustice, l'amour-propre blessé, la fatigue des fonctions intellectuelles, toutes causes qui, agissant, produisent la contraction brusque ou lente et continue de l'estomac, et, par la tension où elles le mettent, en déterminent l'irritation, et suspendent les fonctions auxquelles il est destiné.

A cela j'ajouterai cette disposition appelée *tempérament*, et qui est la plus propre à amener cette maladie : c'est le tempérament bilioso-nerveux, d'après les auteurs les plus recommandables. Ce mot *bilioso* n'annonce-t-il pas en quelque sorte un dérangement dans les fonctions du foie, qui coïncide souvent avec l'irritation de la muqueuse gastrique et intestinale ? En effet, il n'y a plus qu'un pas à faire avec ce tempérament pour arriver à l'hypochondrie, surtout si l'affection du foie a été précédée de celle gastro-intestinale. Encore une augmentation d'irritation, et peut-être le système nerveux va être mis en jeu. Aussi, en désignant cette espèce de tempérament apte à l'hypochondrie, c'était, selon moi, approcher beaucoup de sa cause immédiate.

La plupart des auteurs sont loin de l'envisager comme irritation gastro-intestinale. Cependant *Hoffmann* paraît avoir eu cette idée. On a placé successivement son siége dans le cerveau, le système nerveux abdominal, dans la veine-porte, le mésentère, l'épiploon, le pancréas, les reins, etc.

Hippocrate, *Galien*, *Arétée*, attribuaient l'hypochondrie à l'atrabile ; *Hygmore*, à la faiblesse de l'estomac ; *Sydenham*, à l'irrégularité des esprits animaux ; *Boerhaave*, à une matière visqueuse engorgeant la rate, etc.

Aujourd'hui on considère assez généralement cette affection comme une névrose. On dit que les phénomènes que présentent les viscères abdominaux sont dus à un état nerveux. C'est donc une névrose gastrique ou gastro-intestinale, qui dépend, soit d'une cause physique et morale, et influe d'une manière particulière sur le cerveau. Plaçant ainsi le siége de la maladie dans les nerfs, s'il n'y a aucune altération abdominale, cet état s'appelle *névrose simple ;* et s'il y a altération des propriétés vitales ou organiques de la membrane muqueuse gastrique ou intestinale, ou d'un viscère de l'abdomen, on l'attribue à la névrose ; et cela constitue la *névrose compliquée.*

Je vais essayer de prouver que l'hypochondrie n'est pas une névrose, et que, par conséquent, les altérations des propriétés vitales et organiques ne sont pas un effet, mais une cause de tous les phénomènes locaux et généraux, dont l'ensemble forme cette maladie.

Je dis que l'hypochondrie dépend de l'irritation de la muqueuse de l'estomac seulement, ou en même temps de l'irritation de celle du commencement de l'intestin grêle. Je puis nier facilement, je pense, l'existence de la névrose simple, état où l'on prétend qu'il n'y a point altération des propriétés vitales de la muqueuse gastrique. Pour soutenir une telle existence, il faudrait au moins la prouver par l'ouverture des cadavres, dont on a dû manquer pour semblable vérification, puisqu'alors la maladie est sensée au début, et qu'elle ne peut d'aucune manière donner la mort. Que si cependant elle était survenue fortuitement, on aurait pu examiner le cadavre ; mais cet examen eût-il été fait, comme on faisait moins d'attention qu'aujourd'hui à l'aspect de la muqueuse de l'estomac et de l'intestin grêle, à sa rougeur, à son épaississement, je pourrais douter de la validité des recherches cadavériques ; et par cela même qu'il est reconnu qu'elles étaient peu exactes, il m'est permis de ne leur donner aucune confiance. Moi-même j'aurais pour ce cas-ci des autopsies favorables, que je ne les ferais pas non plus

valoir, parce qu'on me dirait peut-être que la névrose a déterminé l'inflammation de la muqueuse de l'estomac, qu'on aurait pu trouver, et marquée par une rougeur très-prononcée, ou l'on regarderait cette rougeur comme un état naturel.

Mais je vais me contenter de rechercher si, dans ce premier état de l'hypochondrie appelé *névrose ismple*, les symptôme locaux qui se manifestent sont dus à une irritation plutôt qu'à un névrose, et si ces mêmes symptômes précèdent ou suivent les phénomènes généraux hypochondriaques. Qu'ainsi l'on soit en proie à des peines morales, ou sous l'empire de causes physiques capables de produire manifestement une irritation gastro-intestinale, l'ardeur pendant la digestion, l'éructation, les renvois acides, brûlans, la douleur et la pesanteur à l'épigastre, quelquefois la douleur dans les muscles, au cartilage xiphoïde, aux seins, aux épaules, au pylore, au cardia, des flatuosités, des pincemens, des tortillemens, des pulsations entre l'estomac et l'ombilic; tous ces symptômes, ou la plupart, partant d'une irritation produite par les deux natures de causes que je viens d'énoncer, savoir les causes physiques et morales, précéderont toujours les phénomènes généraux de l'hypochondrie.

Est-il possible que ces phénomènes gastriques soient dans une dépendance nerveuse, quand on les voit à chaque instant, non pas tous ensemble, mais beaucoup d'entre eux se produire sous une cause purement excitante, et devant même nécessairement irriter la membrane muqueuse de l'estomac et de l'intestin grêle? C'est une irritation, puisque ces mêmes symptômes locaux, tous ou en grande partie, précèdent constamment et accompagnent les désorganisations de l'estomac, qui débutent assurément par une irritation. Ils ne sont pas nerveux, du moins c'est très-probable, puisque les individus qui le sont le moins les présentent de la même manière que ceux qui le sont le plus. Et pourquoi voudra-t-on qu'ici des stimulans mettent en jeu le système nerveux sans endommager la membrane muqueuse? Il m'est plus naturel de croire que leur application immédiate doit l'altérer, et qu'ensuite

naissent des phénomènes de cette altération. Ce serait d'ailleurs lui accorder un privilége exclusif, de se soustraire aux causes manifestement irritantes, qui serait à désirer, mais qui n'a point lieu. Mais une cause morale peut-elle donc irriter la muqueuse gastrique aussi-bien qu'une cause physique? Je le pense. Ces deux natures de causes peuvent sans doute irriter également l'estomac; les secondes, incontestablement, quelquefois directement, quelquefois indirectement. Les premières sont aussi agissantes; suspendant l'action de ce viscère, elles déterminent sa tension, sa contraction, comme on l'éprouve si facilement à la suite d'une mauvaise nouvelle par un sentiment de constriction, qui parfois va jusqu'au vomissement. Que l'on admette cette constriction moins forte, mais plus durable, augmentant quelquefois sous la récidive des peines, des excès, des stimulans; n'en est-ce pas assez pour donner une raison plausible de son irritation; et c'est vraiment ce qui arrive tous les jours. Que si l'on cherche par toutes sortes de moyens la vérité, et que l'on essaie les remèdes qui puissent indiquer plus ou moins la nature du mal, les antispasmodiques les plus héroïques échoueront; et les adoucissans, les remèdes enfin les plus propres à diminuer une irritation, une inflammation, seront couronnés de succès. Il me paraît donc évident que les symptômes abdominaux de cette prétendue névrose sont dus à un état inflammatoire de la membrane muqueuse digestive.

Je dis actuellement que ces symptômes locaux devancent l'hypochondrie, et n'en sont pas la suite. Et à l'appui de ce que j'avance voyez celui que le malheur peut surprendre dans la meilleure santé; ses fonctions digestives commencent par s'altérer, et bientôt succèdent mille phénomènes déplorables. Ici le système nerveux, mis primitivement en jeu, irrite, enflamme l'estomac, qui réagit sur le cerveau, en l'irritant certainement à son tour. Ailleurs c'est un estomac irrité par des liqueurs et les excès quelconques, jamais tourmenté par le chagrin, qui, offrant d'abord ces symptômes locaux, développe l'image affreuse de l'hypochondrie. Voici du

moins la marche que paraissent tracer les auteurs qui ont fait des descriptions de cette maladie; les symptômes locaux précédaient toujours les symptômes généraux. Si donc il est certain que les symptômes locaux dépendent de l'irritation gastrique, ou gastro-intestinale, et qu'il soit incontestable qu'ils précèdent toujours les phénomènes cérébraux qui concourent à caractériser l'hypochondrie, sa cause est inflammatoire, et non pas nerveuse, et elle réside dans la muqueuse digestive.

Ainsi que l'on suppose un individu adonné aux plaisirs de la table, aux liqueurs spiritueuses, choses qui certainement irritent, enflamment l'estomac, s'il devient hypochondriaque après avoir présenté tous les phénomènes locaux déjà énumérés, sans qu'aucun chagrin y ait pris part, dira-t-on l'affection nerveuse, quand tout indique une irritation gastro-intestinale? Mais si l'on suppose un autre individu, éloigné autant qu'on voudra de l'action des causes physiques, mais accablé de peines morales, dira-t-on, si les symptômes locaux ont précédé exactement de la même manière, que c'est une névrose? Pour moi, je ne le dirais pas; et deux causes opposées peuvent bien produire les mêmes effets, surtout ici, et qu'il est prouvé combien l'estomac et le cerveau se trouvent sous une influence réciproque.

Maintenant, si l'on hésitait à croire que l'irritation de cette portion de la membrane muqueuse pût exciter le cerveau d'une façon si surprenante, l'autorité de *Bichat* peut lever une partie des doutes que l'on en pourrait avoir; car il dit (Anat. génér., t. 4) : « Un « point du système muqueux étant irrité, enflammé, agacé d'une « manière quelconque, toutes les forces vitales peuvent entrer « isolément en action dans les autres systèmes. »

Pour cela, je ne crois pas que toute altération vitale ou organique de cette partie de la membrane muqueuse digestive donnera toujours lieu à une hypochondrie; l'expérience prouve trop le contraire : mais j'y joindrai la condition d'une sensibilité nerveuse exquise, s'exaspérant à la moindre irritation, et non pas de cette sensibilité obtuse qui n'est pas même ébranlée par les plus grandes

altérations et désorganisations gastro-intestinales. C'est en vertu, je présume, de cette irritabilité que j'ai vu des affections légères de l'estomac et de l'intestin grêle, chez les malades d'un tempérament nerveux, amener le délire, qui, je crois, tenait alors à l'irritation de la muqueuse digestive; en ce cas, il y avait eu irritation cérébrale sympathique.

Si l'on voit, dans les inflammations chroniques et exclusives du poumon, la tranquillité, la gaîté, ou au moins l'insouciance, assister et soutenir jusqu'aux derniers momens les malheureux qui en sont atteints, et à côté, dans l'inflammation chronique de l'estomac et de l'intestin grêle, la tristesse, le chagrin, et d'autres noires vapeurs, faire l'affreux cortége de l'hypochondrie, ceci s'explique par les sympathies différentes que les inflammations chroniques de la muqueuse de l'estomac, de l'intestin grêle et du parenchyme pulmonaire exercent sur le cerveau. En effet, dans le premier cas, les sympathies étant nulles ou presque nulles, il n'est pas étonnant de voir cet heureux état de l'âme qui naît de l'intégrité des fonctions cérébrales; dans le second, les sympathies sont fort grandes, le cerveau partage bientôt la souffrance gastrique, et manifeste son irritation par mille sombres phénomènes.

Ce sont ces considérations réunies qui me tenteraient de ranger cette affection dans la classe des phlegmasies chroniques. Ce qui donc, ce me semble, empêche de juger assez aisément le siége de l'hypochondrie, c'est que, ne considérant que les causes morales en certains cas, on voit seulement le système nerveux mis d'abord en mouvement, sans faire attention aux irritations digestives qui en naissent et réagissent aussitôt sur le cerveau.

Si l'hypochondrie, comme névrose simple, n'existe pas, la névrose compliquée, qui est une conséquence de la première, n'existe pas davantage.

Je passe enfin à l'énumération de tous les symptômes locaux, dont j'ai été obligé de distraire prématurément une partie.

Ainsi les digestions se troublant peu à peu ou brusquement, selon

les différences de régime, ou l'action des causes morales, les douleurs gravatives, la tension des hypochondres, les rots, les rapports acides vers la fin des digestions, le matin, au réveil, la langue couverte d'un enduit muqueux, la bouche pâteuse, amère, quelquefois le vomissement de matière bilieuse, muqueuse, tous ces symptômes précurseurs, nullement de nature nerveuse, dépendent donc d'une irritation de l'estomac et du commencement de l'intestin grêle; ce que l'on peut confirmer à toute heure, en l'exaspérant à volonté par des stimulans, ou les calmant par des adoucissans.

Il est, pour quelques personnes, un préjugé funeste et fort propre à propager l'hypochondrie, qui leur fait chercher, dans le vin pris avec excès un remède à leurs ennuis ou à leurs chagrins. C'est assurément un moyen très-illusoire et très-perfide, procurant, il est vrai, quelques momens d'etourdissement, mais qui sont promptement remplacés par une susceptibilité plus forte, qui irrite encore la douleur, et la fait sentir plus vivement au lieu de la calmer. Tout ce qui irrite l'estomac nuit au repos, à la tranquillité de l'âme, et enchaîne la puissance que l'on pourrait avoir sur soi-même. D'après ceci il sera clair qu'un semblable excès deviendrait très-nuisible, puisqu'il produit un effet contraire à celui que l'on en attend, et que de plus il ruinera la santé.

L'haleine des hypochondriaques est quelquefois altérée. Souffrant des douleurs cruelles à l'épigastre, il arrive qu'on les traite de malades imaginaires, de visionnaires, parce qu'ils continuent à digérer; mais l'autopsie ne prouve que trop que la digestion peut encore se faire assez bien au milieu des plus grands désordres; et l'inflammation chronique, l'ulcération, le squirrhe trouvés sur la membrane muqueuse de ces malheureux ne l'ont que trop confirmé. Tantôt il y a soif au début de la maladie, le plus souvent elle vient plus tard, et quelquefois la constipation alterne avec la diarrhée.

Les symptômes généraux, quoique très-nombreux, ne dépendent néanmoins que de la vaste influence exercée par l'estomac sur l'économie; et l'hypochondre, tourmenté tour à tour par la tristesse,

le désespoir, la défiance, l'irascibilité presque involontaire, devient alternativement, et sans motifs, vif ou apathique, gai ou maussade, craintif ou audacieux, religieux ou impie, brave ou pusillanime; et il s'abandonnerait aux desseins les plus funestes, si sa volonté n'était toujours incertaine et versatile.

Les sens offrent aussi des altérations singulières ; ainsi l'ouïe, la vue, l'odorat, le goût, le toucher, présentent une sensibilité tantôt excessive, tantôt obtuse. Le son le plus léger est pénible, et le bruit le plus violent à peine entendu. Les yeux fuient la lumière la plus douce, ou bien sont insensibles à l'éclat de la plus brillante. S'abusant sur les moindres objets, une descente leur paraît un précipice; le goût est perverti; la sensation du froid, du chaud, de la pluie et du vent les fait frissonner d'horreur et d'effroi; enfin sans cesse en défaut sur la vérité des sensations, ils paraissent les recevoir pour la première fois, tant ils y semblent étrangers.

Tout ce qui les entoure étant donc pour eux un sujet d'alarme et de défiance, il arrive que l'inquiétude et la crainte, les assiégeant, les tourmentant toujours, vont même jusqu'à éloigner d'eux un sommeil bienfaisant. Alors de funestes insomnies deviennent un motif d'exaspération et de chagrin; leurs maux s'accroissent encore sous cette agitation. Souffrir durant le jour et souffrir toute la longueur d'une nuit ou de plusieurs, n'est-ce pas un siècle pour le malheureux, qui en vain demande, appelle du soulagement, et envers qui des secours stériles viennent peindre l'avenir comme une perspective effrayante? Si d'autres fois le sommeil leur devient plus facile, ils n'y trouvent que de l'amertume, des rêves affreux, noirs et pénibles, ou un réveil terrible les fait bientôt sortir de quelques minutes de repos qu'ils y pouvaient goûter. Et cette existence, jusqu'ici infortunée, le devient encore davantage par toutes sortes de douleurs vagues, mais très-intenses, qui semblent déchirer, embraser le tronc et les membres. Moins tourmentés, cependant quelquefois ils éprouvent par tout le corps des sensations irrégulières, des fourmillemens, des horripilations, des saccades, et des

contractions musculaires, particulièrement dans les bras, les cuisses, les jambes ; une grande débilité ; l'instabilité dans la progression ; des palpitations artérielles.

Enfin l'ensemble des symptômes hypochondriaques est innombrable et aussi varié que les diverses susceptibilités.

Durée.

La durée de l'hypochondrie variant à l'infini, suivant la constitution individuelle, le degré et les causes d'irritation, on ne peut lui assigner de périodes ni de marche déterminée ; mais, en général, toute infraction aux lois hygiéniques, tout trouble moral, toute fatigue, l'abus des jouissances de l'amour, les exercices trop violens, quant aux forces respectives, toute suppression d'hémorrhagie habituelle, les quintes de toux fortes et fréquentes, exaspèrent les symptômes et éloignent leur guérison.

Terminaison. Tantôt l'hypochondrie cède au seul bénéfice de la nature, tantôt aux secours de l'art. Alors les symptômes diminuent graduellement et se terminent par résolution ; ou bien on observe une crise, une métastase, phénomènes consistant dans le rétablissement brusque des sécrétions plus ou moins suspendues ; dans une hémorrhagie ou l'apparition d'une phlegmasie ; enfin la mort peut survenir d'épuisement ou de douleurs.

Des sueurs générales ou partielles aux mains, aux aisselles, aux pieds ; des éruptions cutanées, d'abondantes sécrétions, nasale, buccale, vaginale, urétrale, et surtout de la partie inférieure du gros intestin, ont parfois fait disparaître cette affection. L'apparition ou le retour des hémorrhoïdes est d'un augure favorable ; et cette sentence, *hæmorrhoïdes melancholiam et lienis morbum curant*, a été confirmée par *Hippocrate*, *Stalh*, *Alberti*, *Galien*, qui les regardaient comme un sûr préservatif de cette affection.

Les autres hémorrhagies, utérine, nasale, pulmonaire, l'héma-

témèse, l'hématurie, ont des résultats plus ou moins avantageux, et peuvent aussi la juger.

D'autres phlegmasies de la membrane muqueuse peuvent aussi la déplacer, la guérir; et enfin elle peut se compliquer de l'hystérie.

Si l'irritation continue, elle peut produire des dégénérescences de l'estomac, de l'intestin grêle, des squirrhes ou des cancers.

Prognostic.

Le prognostic sera plus ou moins favorable, selon l'état de l'individu, son âge, sa constitution physique, forte, affaiblie, débile, décrépite; selon l'état stationnaire de ses forces, son amaigrissement journalier, la gravité ou la légèreté des symptômes récens ou anciens, l'apparition de mouvemens fébriles, l'altération profonde des fonctions digestives, la nature des causes premières de la maladie; toutes choses qui, appréciées séparément, peuvent laisser la douce conviction de la guérison, ou en faire redouter les tristes chances, ou déplorer l'impossibilité. Néanmoins, malgré cet alarmant prognostic de Tissot, *at verò morbus profectò rebellis, et vix curationis capax*, nous avons le doux plaisir de lui opposer l'opinion de *Baglivi*, heureusement confirmée par de nombreuses expériences : *Et licet talium hominum morbi, primo aspectu perniciosi et incurabiles videantur, sanari tamen solent facilè, non equidem per nimiam remediorum copiam, sed aut per grata amicorum colloquia, aut per honesta ruris oblectamenta, et equitationes frequentes, aut tandem per vivendi normam à sagaci medico institutam.*

Traitement.

Plaçant le siége de cette maladie dans une portion de la muqueuse digestive, il devient donc de nécessité absolue d'éloigner toute cause capable de l'augmenter; et je comprends en cela aussi-

bien les excès de tout genre que les affections morales tristes et continues. C'est là l'obstacle à surmonter, si l'on veut éviter les effets les plus déplorables.

Les médicamens auxquels on a recours en cette circonstance me semblent plus dangereux qu'utiles ; ce sont souvent des remèdes de feu qui exaspèrent et enflamment le mal qu'on les destinait à éteindre ; et ils nuisent d'autant plus sûrement qu'on mesure leur efficacité sur leur quantité. Sans doute je crois que, si l'on essayait en petite quantité, à petites doses, des toniques légers, surtout après avoir déjà atténué l'irritation par des moyens adoucissans, on pourrait en tirer beaucoup d'avantages ; mais c'est ce que l'on ne fait guère. Il me paraît donc fort prudent de se défier des corroborans, des fortifians diffusibles, stomachiques, des évacuans, des antispasmodiques, tels que le camphre, le castoréum, l'extrait de valériane, les oxydes de zinc et de bismuth, etc., secours trompeurs qu'*Hoffmann*, qui a si bien observé l'hypochondrie, a mis à leur juste valeur en disant : *Ex fonte pharmaceutico paucissima sunt quæ levamen nostro morbo afferunt, et fortiora generosa, et quæ dicunt heroïca, planè veneni instar se gerunt.* Aussi pensait-il que l'unique et véritable traitement réside dans l'observation des règles hygiéniques, et cette médecine morale qui, cherchant dans le cœur la source du mal, le plaint, le console et y réveille l'espérance.

On observe qu'un climat sec et tempéré convient parfaitement aux hypochondres. Aussi, pour nous, la saison qui s'en rapproche davantage leur est-elle la plus favorable ; c'est le printemps. L'air doit être pur, agité, au-dessous de 18 degrés, thermomètre de *Réaumur :* car l'excès du chaud nuit plus à l'estomac que celui du froid, et d'ailleurs détruit de grandes ressources, telles que celles qu'on pourrait tirer des exercices en plein air. Evitant l'humidité, qui retient l'humeur de la perspiration et s'oppose à la stimulation favorable de la peau, on doit préférer un air sec, indispensable à l'action du système cutané ; l'habitation au sud-est, dans les pays

froids; à l'est et au nord, dans les pays chauds. Mais la position la plus heureuse est une température douce, un ciel serein, un site agréable et varié; le cœur, devant un si beau tableau, s'épanouit malgré lui, et éprouve ce bien-être si nécessaire à l'accomplissement de toutes les fonctions.

Les vêtemens seront chauds ou légers, selon la température, excitant légèrement la peau, et empêchant une facile suppression de la transpiration. Le coucher ne sera ni trop mou, ni trop chaud; car il provoquerait une irritation générale, nuisible à la longue. Les frictions sèches, à la brosse ou à la main, que l'on peut faire le matin en sortant du lit, facilitent la transpiration et détournent l'irritation de l'épigastre. Les bains ont l'avantage de nettoyer la peau et de la disposer à la transpiration; on peut en prendre de temps à autre, aux 23.e, 24.e degrés du thermomètre de *Réaumur*. Quelquefois les pédiluves ne sont pas moins avantageux, et l'on peut aider leur efficacité par l'application simultanée d'oxycrat, d'eau à la glace sur l'épigastre. Les fomentations émollientes au même endroit sont de même quelquefois utiles.

Les vésicatoires, les sinapismes, les moxas, appliqués sur le lieu abandonné par une affection cutanée, feront évanouir tous les accidens épigastriques, cause parfois de cette disparition. Les sétons et les cautères, faute d'utilité des premiers moyens, peuvent, avec succès, y suppléer.

Quant au régime, c'est le point le plus important, le triomphe le plus sûr de l'hypochondrie; et si un estomac sain et vigoureux peut s'accommoder de tout, rien en cela n'est indifférent pour un estomac malade. Car calmer ou exciter nos organes, c'est l'effet des alimens. Proscrivez les viandes, les poissons salés, épicés, fumés, toutes sortes de liqueurs; ce sont autant de poisons qui abrégeraient infailliblement la vie. Il faut, au contraire, choisir des alimens de bonne qualité et de facile digestion. Je conseillerais un régime d'abord exclusivement végétal, et je n'y associerais le régime animal que le plus tard possible; encore seraient-ce des viandes blanches de

jeunes animaux, le moins chargées d'osmazome, principe excitant dont abondent les gelées animales, que l'on donne cependant assez souvent en cette occasion, quand on veut mettre les malades à la diète et éviter toute excitation, et qui manquent aussi le but que l'on se proposait.

J'aimerais que l'on ne permît même les viandes blanches qu'après avoir dissipé l'irritation de l'estomac; c'est le moyen de soulager sûrement et d'abréger un traitement fatigant, ennuyeux pour le malade, qui lui-même en prolonge aussi la durée ou en rend le succès impossible par des infractions journalières que le moindre mieux lui fait hasarder.

Le règne végétal offre des alimens sains et variés. Les végétaux sucrés sont, de tous, les plus substantiels, les plus agréables, les plus faciles à digérer. Les huileux causent une digestibilité pénible; mais on peut y remédier un peu par le mélange de matière propre à favoriser la digestion, comme serait du sucre uni au cacao dans le chocolat. Les farineux sont, ainsi que les alimens sucrés, très-nutritifs; mais ils ne se digèrent pas avec la même facilité. Les végétaux fades, légèrement muqueux ou acides, peu nutritifs, se digèrent aisément. L'usage abondant et même exclusif de cerises, fraises, pommes, prunes, pêches, de tous les fruits acides et sucrés, a donné des guérisons merveilleuses, et dans le cas principalement d'engorgement des viscères abdominaux. Cependant, si, d'après des dispositions individuelles singulières, les fruits ne pouvaient pas être digérés facilement, il faudrait s'en abstenir; car la sagesse de tout traitement consiste à savoir le mieux s'y conformer.

Le lait, participant des alimens végétaux et animaux, présente une propriété adoucissante bien reconnue, et en général une bonne digestion. Néanmoins certains estomacs le repoussent; il aigrit, incommode, et devient excitant. C'est en cette circonstance qu'*Hippocrate* le défend; dans le cas opposé, il sera une nourriture agréable et avantageuse.

Sur l'usage du vin, il faut beaucoup de prudence, et mieux faire

peut-être, serait de s'en abstenir. Quoiqu'on dise qu'il chasse les sombres vapeurs, *dissipat Evius curas edaces*, l'application serait fausse et funeste ici. Le but n'est pas d'exciter; il faut s'en défier, et ne se permettre au plus que de quoi corriger la fadeur de l'eau. La qualité de cette dernière n'est pas non plus indifférente, et il sera peut-être bon de remarquer que celle qui est remplie de matières étrangères, cuisant mal et dissolvant le savon en le grumelant, irrite, loin d'être sédative. On peut encore boire habituellement des boissons mucilagineuses, acidulées avec le sirop de gomme ou de groseilles.

A toutes ces règles hygiéniques l'exercice peut se joindre sans moindre secours; mais il est des bornes qu'il serait également fâcheux de franchir et de ne pas atteindre. L'usage modéré en est avantageux et l'excès préjudiciable.

En quittant la table, pour ne point troubler la digestion, l'exercice sera doux; on n'en prendra de plus forts que deux ou trois heures après. On évitera toujours ceux qui sont fatigans. Le billard, la chasse, la paume, les soins du jardinage, occupent doucement le corps et l'esprit. Les promenades à cheval, en voiture, ou sur l'eau, ont l'avantage d'imprimer de légères secousses, en transportant dans un air pur, renouvelé, et en distrayant tour à tour d'objets agréables et nouveaux. Il ne faut pas tourner le repos en une molle oisiveté; mais s'en servir à réparer les forces; c'est d'ailleurs s'assurer, se ménager un sommeil tranquille, consolateur des douleurs, des misères de la vie. Sept à huit heures y suffisent; mais celui qui suit immédiatement le repas ou une grande fatigue devient pénible et agité.

Il est de même indispensable de bien entretenir les fonctions sécrétoires et excrétoires, et de chercher à rappeler leur suppression. Ainsi si les sueurs sont supprimées, il faut prendre un bain tiède, ou frictionner, activer la peau d'une manière quelconque. Si c'est une hémorrhagie, appliquer des sangsues dans le lieu convenable, y remédier par des fumigations, des bains partiels; à une

sur-excitation de l'épigastre opposer une application locale de sangsues en nombre proportionné aux forces et à l'âge du malade. On peut établir des exutoires, en rétablir de supprimés; employer avec beaucoup d'avantage les lavemens contre la constipation, et même violer une trop longue continence, quand toutefois, par extraordinaire, c'est un excès de sagesse qui cause l'hypochondrie.

J'ai dit et répété que l'estomac, agité, contracté, souffrant sous l'influence cérébrale, présentait bientôt l'irritation de sa membrane muqueuse, annoncée par des phénomènes dépendans exclusivement de sa lésion; c'est demander les plus grands soins à écarter les causes morales, les peines et les chagrins, et la plus constante sollicitude à les calmer et à les adoucir. Consoler l'infortuné affligé, essuyer ses pleurs en les partageant, et peu à peu lui offrir des images douces et récréatives, voici la médecine sublime, divine, féconde en secours non moins efficaces et non moins nombreux. Mais si c'est un malheureux éloigné des siens, de son pays, qui, soupirant après eux, les regrette, brûle de les revoir et de les presser entre ses bras, qu'il parte, s'il est possible, qu'il vole satisfaire, contenter son cœur; il trouvera assurément la guérison dans un si cher remède. Si c'est un amour violent et contrarié qui amène l'hypochondrie, son remède certain serait bien la possession de l'objet aimé; mais s'il est impossible de l'obtenir, on n'y doit pas songer: alors il faut chercher à l'oublier, et les voyages, et les plaisirs, assez fades, il est vrai, dans leurs premières distractions, peuvent cependant, devenant plus attrayans, finir par affaiblir, éteindre un semblable souvenir.

Mais le caractère de l'hypochondriaque, par la nature de l'affection, étant de se créer des tourmens, des alarmes et des peines pour les motifs les plus puérils, il faut tempérer son agitation, la détourner, en écarter les motifs, diriger ailleurs son attention en flattant ses goûts par des lectures gaies et amusantes, par le séjour de la campagne, le plaisir des spectacles, les douces émotions de la musique,

en l'entourant d'une société amicale et choisie, toutes choses qui, occupant agréablement le moral et dissipant l'humeur, la tristesse, le chagrin, répandront un bien-être universel qui passera jusqu'aux organes irrités, et concourront à une sûre guérison, étant d'accord avec les autres principes hygiéniques.

En envisageant sous un point de vue non pas récent, mais assez nouveau, une semblable matière, je ne l'ai point fait par plaisir ni par goût pour la nouveauté. J'ai dit ce que j'ai cru utile, et je présente cette opinion à messieurs les Professeurs de la Faculté avec d'autant plus de confiance qu'ils s'intéressent beaucoup aux efforts que l'on fait pour rechercher la vérité. Je me trouverais trop heureux que de semblables efforts fussent un titre pour que ce travail pût leur être agréable; c'était du moins le but que je m'étais proposé, et qui, si je puis l'atteindre, comblera tous mes désirs.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Melancholicis et nephriticis hæmorrhoïdes supervenientes, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 11.

II.

A plagâ in caput stupor aut delirium, malum. *Sect.* 7, *aph.* 14.

III.

A sanguinis sputo, puris sputum, malum. *Ibid.*, *aph.* 15.

IV.

Ab hepatis inflammatione singultus, malum. *Ibid.*, *aph.* 17.

V.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect.* 5, *aph.* 32.

VI.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid.*, *aph.* 33.

VII.

Frigida, velut nix, glacies, pectori inimica : tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt. *Ibid.*, *aph.* 24.

VIII.

Si in ventrem sanguis effusus fuerit præter naturam, necesse est suppurari. *Sect.* 6, *aph.* 20.